VÍCTOR DEL ÁRBOL

Le poids des morts

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA TRISTESSE DU SAMOURAÏ (prix du Polar européen *Le Point*), Actes Sud, 2012 ; Babel noir nº 73.
LA MAISON DES CHAGRINS, Actes Sud, 2013 ; Babel noir nº 143.
TOUTES LES VAGUES DE L'OCÉAN (grand prix de Littérature policière / Roman étranger), Actes Sud, 2015 ; Babel noir nº 169.
LES PIGEONS DE PARIS, La Contre Allée, 2016.
LA VEILLE DE PRESQUE TOUT (prix Transfuge, prix Caméléon), Actes Sud, 2017 ; Babel noir nº 224.
PAR-DELÀ LA PLUIE, Actes Sud, 2019.

Titre original :
El peso de los muertos
Éditeur original :
Editorial Alrevés, Barcelone
© Víctor del Árbol, 2006, 2016

Photographie de couverture : DR

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12997-2

VÍCTOR DEL ÁRBOL

Le poids des morts

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

Pour Lola.
Merci d'avoir compris les silences
qui ont facilité cette histoire.

Parfois, la nuit,
j'allume la lumière
pour ne pas voir dans ma propre obscurité.

NOTE

Comme le temps passe ! Voilà une évidence dont on n'est pas toujours conscient. La première édition du *Poids des morts* remonte à onze ans et en regardant en arrière je me demande, non sans un certain étonnement, ce qui reste aujourd'hui de cet écrivain et de cet homme. En un sens, je suis le même, mais je suis aussi différent. *Le Poids des morts* marquait le début, c'était la première fois que je voyais concrétisé le rêve auquel j'aspirais depuis l'enfance : être écrivain, me sentir écrivain. Certes, est écrivain qui se sent comme tel, mais sans lecteurs, sans l'objet livre, le cycle n'est pas complet. Je me rappelle une foule d'anecdotes, comme on se rappelle nos premiers baisers, nos premières danses, nos premières chansons : le prix Tiflos décerné par la Once, l'appel de son président, l'incrédulité de Lola, ma compagne, et de la mienne, en entendant que nous avions gagné, les cris de joie, la peur de recevoir un appel disant qu'ils s'étaient trompés. Je me rappelle le tirage initial associé au prix, cinq cents exemplaires, et ma crainte de ne pas trouver "autant d'amis" qui veuillent ou puissent l'acheter…

Un monde nouveau, fascinant, s'ouvrirait à moi, et je connaîtrais également la face obscure de la lune, ces espaces d'ombre qui habitent aussi le monde des écrivains.

Rosa Montero m'a dit un jour qu'on détecte un jeune écrivain au besoin qu'il a parfois de dévorer plus qu'il ne peut

en digérer. Elle avait peut-être raison. Il y a un peu de cela dans cette histoire, un besoin fervent de révéler et de montrer un monde plein de fantômes. Des fantômes qui sont toujours là, mais que j'ai appris à reconnaître et à appeler par leur nom. Aujourd'hui, je n'écrirais sans doute pas cette histoire de la même façon. C'est justement pour cette raison que nous n'avons pas voulu remodeler le texte ou le corriger au-delà de quelques détails nécessaires. Avec ses défauts et ses qualités, ce roman était une déclaration d'intentions. Ma voix narrative et mon univers sont déjà là. Je m'y reconnais, et j'espère que toi, lecteur, tu m'y reconnaîtras aussi.

Je viens de relire quelques lignes, et je me dis : je ne suis peut-être plus le même, mais d'une certaine façon nous restons toujours ceux que nous avons été.

Víctor del Árbol, 2016.

Nahúm Márquez était pris de folie. Il ne pouvait rien voir, mais, les doigts tendus vers les murs sans fenêtre, en quête d'un peu de lumière, il se traînait sur le sol jonché d'excréments, essayant d'échapper au goutte-à-goutte désespérément lent et régulier qui tombait du plafond voûté, noir et humide.

— Le bruit rentre là-dedans et explose, murmura-t-il en se pressant la tempe.

Il ne savait pas d'où venait ce froid, qu'il sentait sur son visage tuméfié, sur ses pieds sans ongles et dans sa carcasse décharnée. Un froid implacable et mortel. Comme d'autres prisonniers avant lui, il urina sur ses mains pour se réchauffer. En vain.

Il se tassa dans un coin, sous un bout de couverture.

— Tu as peur ? lui demanda son compagnon de cellule.

Il feignit de ne pas l'entendre, sachant ce qui l'attendait.

Les jours d'exécution, inutile de les annoncer, tout le monde les reconnaissait au silence qui se répandait comme un miasme de peur superstitieuse dans les galeries de la prison. Il essayait de ne pas y penser, mais l'autre prisonnier décrivait le processus avec une telle précision que Nahúm Márquez avait déjà l'impression de subir le supplice du garrot.

— Quand l'anneau métallique vibre, actionné par une manivelle sur la trachée, il te prive d'un air précieux, peu à peu, et tu vires au bleu. Tu n'es plus quelqu'un, tu es un poisson qui se débat hors de l'eau, un asthmatique asphyxié dans un sac en plastique, les yeux exorbités et la langue violette. Alors, et seulement si la miséricorde du bourreau le permet, un dernier tour de manivelle, plus brusque que les précédents, te brise la colonne vertébrale avec un claquement sec. Et c'est la fin.

Nahúm Márquez essayait de dominer sa panique, mais il avait du mal à rester lucide. Il aurait préféré être seul ces dernières heures, penser, se réfugier dans le souvenir d'Amelia pour ne plus souffrir, mais les commentaires du prisonnier le rendaient fou. Il n'avait cessé de se répéter que tout cela était "impossible, absurde, une machination, une erreur". Mais quand cessèrent les coups de marteau, le froid redoubla et même les gouttes du plafond se figèrent. Il entendit des pas sur la galerie. Son compagnon de cellule se traîna dans l'ombre avant que grince la serrure et que la porte s'ouvre. Plus aucun espoir auquel se raccrocher : on allait le tuer.

Pendant que les gardes le revêtaient du droguet noir et de la cagoule des condamnés au garrot, celui des assassins de la pire espèce, il rêva qu'il s'en sortait : un cataclysme, un ouragan, un tremblement de terre qui détruisait la prison, semait le chaos et lui permettait de s'enfuir à la faveur de la confusion. Ou bien, comme dans les films qu'il voyait dans son enfance au cinéma d'été de Munxidos, il imagina une mutinerie de ses camarades prisonniers, une révolte pour le sauver, une flèche en plein dans le mille – le cou de son bourreau –, à l'ultime et fatidique seconde.

Mais rien de tout cela n'arriva. Avant qu'il ne quitte la galerie, un prêtre lui tendit un crucifix et lui administra

l'extrême-onction. Nahúm Márquez baissa la tête, s'affaissa et se laissa emmener, comme s'il était déjà mort.

Dehors, il neigeait. Il ferma les yeux, aveuglé par la lumière. On entendait les murmures du vent soulever la neige fraîche, et les branches mortes grincer sous le poids des stalactites. Les corbeaux attendaient, patients spectateurs, sur le fil téléphonique tendu au-dessus de la cour. Le soleil hivernal éclairait en partie le mur et l'estrade sur laquelle le bourreau devait procéder à l'exécution.

— Ce n'est pas le moment de se dégonfler, docteur, souffla un des gardes qui le soutenaient, en voyant qu'il flanchait.

Nahúm Márquez regarda le ciel et des flocons se posèrent sur ses paupières, comme la main glacée d'un fantôme qui aurait voulu lui fermer les yeux pour toujours. Il pensa à Amelia, essaya de se rappeler la saveur de sa peau, et regretta de ne pas l'avoir suffisamment léchée ni mordue. Il aurait dû l'emmener au bord de la falaise et tenir ses promesses. Mais il était trop tard. Il n'avait plus qu'à faire ses derniers pas. Le bourreau l'attendait en haut de l'estrade. Tenue de rigueur : costume ordinaire, noir, et chemise blanche, sans cravate, boutonnée jusqu'au cou. Le regard dépourvu de pitié ou de cruauté, serein, d'un père de famille soucieux de son devoir. Les fonctionnaires l'aidèrent à gravir les trois marches tant bien que mal, l'assirent sur la chaise, face aux témoins, et l'attachèrent avec une lanière qui lui enserra la poitrine, et d'autres pour sangler les jambes et les bras. Ignorant les paroles de miséricorde ou d'adieux, le bourreau lui passa le collier autour du cou. Nahúm serra les dents, attendant le craquement qui briserait sa colonne vertébrale.

Tous les regards, depuis le directeur de la prison jusqu'au bourreau, se tournèrent vers le militaire qui

observait, au pied de l'estrade, à l'abri de la neige sous sa cape kaki, les yeux au ras de sa casquette ornée des étoiles de général. Il haussa le menton, hocha la tête et tendit le bras, pouce en bas, tel César. Un peu à l'écart, un policier en civil que tous connaissaient sous le nom d'El Moro alluma une cigarette, sourit avec cynisme et lui adressa un geste d'adieu.

Tout ce que vit Nahúm Márquez avant qu'on lui enfile la cagoule et que tout devienne noir, ce fut le médecin qui dans quelques minutes allait certifier sa mort, par asystolie et traumatisme bulbo-cervical, et le greffier qui donnerait lecture de la sentence :

"Au centre pénitentiaire pour hommes de la ville de Barcelone, est délivrée la sentence prononcée par le Tribunal supérieur de justice militaire, en date du 12 courant, numéro de registre 345 678, procès-verbaux 45 et 678, ratifiée par le ministère de l'Intérieur et le ministère de la Justice, laquelle condamne à la mort par garrot, revêtu du droguet noir, le prisonnier matricule 2 345-E, Nahúm Márquez López, né le 10 juin 1905, à Munxidos, province de La Corogne, pour l'assassinat de doña Amelia Ros Hidalgo, épouse Quiroga. Aux fins d'exécution forcée. Ainsi en a disposé Sa Seigneurie, et le décrète en son nom. Vive l'Espagne ! À Barcelone, le 20 novembre 1945."

1

Vienne, trente ans après, septembre 1975

— Tu m'as l'air bien pensive, ce soir.

Lucía de Dios ne répondit pas. Elle admirait avec une certaine tristesse le bâtiment du Théâtre national entièrement illuminé. Elle était fatiguée, mais avait accepté le dîner et la promenade romantique *intra muros*. Ils avaient parcouru lentement la Ringstrasse et s'étaient arrêtés devant le palais du Belvédère pour admirer les stucs blancs de la façade, les centaines de fenêtres et les toitures en cuivre. Puis ils s'étaient assis dans un charmant jardin, près du modeste appartement où ils vivaient dans le quartier de l'université. Andrés l'embrassa. Elle aurait voulu lui rendre son baiser, mais ce soir-là, elle avait du mal à feindre.

Ils regardaient le petit lac. Une bouteille vide flottait dans l'eau obscure.

— J'ai l'impression d'être cette bouteille, dit Lucía.

Inévitablement, à la tombée de la nuit, elle se sentait abandonnée à son sort. Les jours de pluie aussi.

— Ces derniers temps, tu es bizarre, se plaignit Andrés.

Une fois, Lucía avait essayé de décrire à son mari les angoisses qui la tourmentaient souvent, mais elle avait du mal à s'expliquer. En réalité, elle ne savait même pas ce

qu'elle fuyait, mais se doutait que la solution n'était pas loin, plutôt persuadée, en regardant sa vie, que tout était éphémère, y compris elle. Son instinct lui soufflait de se méfier de cette sécurité dont elle s'était entourée depuis qu'elle avait fui l'Espagne, vingt ans plus tôt. Simple illusion : tôt ou tard, il lui faudrait tout abandonner pour retourner au point de départ. Car elle menait une vie d'emprunt.

— Je rêve encore de tout ce qui s'est passé, et j'ai l'impression d'être dans un labyrinthe sans issue. Parfois, j'ai peur de devenir folle.

Rien n'avait changé au fil des années. Toutefois, elle ne se retournait plus dans la rue, elle n'accélérait plus lorsqu'elle croyait reconnaître un policier aux carrefours.

— Ici, il ne peut plus te nuire. Il n'en a pas le pouvoir, d'ailleurs c'est de l'histoire ancienne.

Andrés voulut la rassurer en la prenant dans ses bras, mais il sentit qu'elle se raidissait. Il s'écarta, blessé.

Lucía savait que son mari avait raison. À Vienne, elle avait démarré une nouvelle vie et bâti un semblant de tranquillité en épousant un avocat de renom. Ils n'avaient pas d'enfants, mais elle ne trouvait pas sa vie trop vide, malgré ses quarante-quatre ans et un avenir assez mal défini. Elle était bien conservée, jolie à sa façon, et, même si ses cheveux coupés à la garçonne ne masquaient pas une vilaine cicatrice sur sa joue droite, les femmes avec qui elle travaillait lui enviaient son corps aux lignes fermes et fines, sa vitalité, son mari, son entourage. Andrés aussi posait sur elle des regards pleins de désir et, même si les choses n'étaient plus comme avant, il ne tarissait pas d'éloges, jurant qu'elle était beaucoup plus intéressante qu'au début de leur mariage. Mais elle ne se berçait guère d'illusions.

Elle savait qu'il existe une justice immanente, au-dessus des hommes ou des mobiles de leurs actions. Car

elle percevait un ordre dans l'univers, et redoutait que le mal accompli ne lui retombe dessus, d'une façon ou d'une autre.

— Hier soir, quand tu dormais, Octavio m'a appelée, dit-elle à contrecœur.

Andrés prit un air méfiant.

— Que nous veut-il ?

— Je retourne en Espagne. Il le faut.

Andrés sauta sur ses pieds et la regarda, complètement ahuri. Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Mais pourquoi ? demandait-il en tournant en rond et en se prenant la tête à deux mains.

Lucía ne pouvait pas répondre. Il devait comprendre et accepter provisoirement son silence. L'ennui, c'était qu'Andrés en avait assez de comprendre et d'accepter.

— Tu ne veux jamais parler de cette époque, tu me dis que tu as toujours des cauchemars, et maintenant tu veux retourner là-bas… Tu te rends compte que c'est très dangereux ?

— Franco est mourant, c'est le moment de rapatrier les cendres de mon père.

— C'est quoi, cette histoire ? Tu ne veux jamais parler de ton père, lui rappela Andrés.

Quand il demandait à Lucía, lors d'un dîner entre amis du Parti, de raconter comment la police de Franco avait assassiné son père dans une ruelle du port, celle-ci se tortillait sur sa chaise et gardait le silence. S'il insistait, elle lui rappelait que son passé n'appartenait qu'à elle, et à personne d'autre.

— Cette fois, c'est différent, répliqua Lucía en se levant. Rentrons, il va pleuvoir.

Ce soir-là, quand Andrés s'endormit, elle monta au grenier. Parmi les meubles qu'ils avaient entassés depuis des années, se trouvait la vieille valise en bois rapportée d'Espagne. Elle détacha les sangles et en l'ouvrant un nuage de poussière s'en échappa.

À la lueur de l'ampoule, elle se pencha sur l'intérieur doublé de cuir clouté. Les rubans verts, utilisés pour nouer les paquets de photographies et de coupures de journaux concernant la famille Quiroga rassemblées par son père, étaient intacts. Elle feuilleta son agenda : les pages avaient jauni, mais l'encre était toujours aussi nette, ainsi que l'écriture allongée et légèrement penchée. Il y avait aussi une montre à gousset et une chaîne en or avec un petit crucifix en argent. Il était paradoxal qu'on ait assassiné son père accusé d'être communiste, alors qu'il s'appelait Juan de Dios et était chrétien. Elle gardait aussi un vieux chapeau et des boutons de manchette. Elle se demanda pourquoi elle était incapable de les jeter au feu après tout ce temps. Elle tira sur un coin intérieur de la doublure, comme elle l'avait déjà fait des dizaines de fois, pour ouvrir un compartiment secret. Elle en sortit une petite chevalière dont le motif représentait un aigle tenant une sphère. Après l'avoir examinée de près, elle s'attarda sur une vieille photographie, celle d'un jeune militaire en uniforme africain qui semblait la regarder avec affection. Dans un coin, une dédicace : "À mon amie Lucía, de son ami Nahúm Márquez. Prison Modelo, 1945."

Elle embrassa tendrement la photographie et la glissa dans sa poche, avec la chevalière.

Tout au fond de la valise, sous les vieux manuels de grammaire latine et grecque, se trouvait l'urne contenant les cendres de son père. De temps en temps, elle la sortait pour l'astiquer et repasser au pinceau l'inscription

gravée à la base. Elle relut à voix basse cette sorte d'élégie, comme si les cendres allaient redevenir par magie le petit homme d'aspect bovin qu'il était de son vivant, et qui à ses yeux n'avait rien à voir avec cette phrase : "Les hommes valeureux donnent un sens à notre combat."

Elle ouvrit l'urne et y plongea la main. Elle crut toucher les ossements d'un fantôme. Elle saisit une poignée de cendres, qui glissa entre ses doigts. Un soupir : elle ne sentait rien. Elle passa la langue sur le doigt, puis sur son palais : toujours aucun goût. En réalité, elle ignorait presque tout de son père. Et le peu qu'elle en savait, elle aurait préféré ne jamais le connaître.

— L'ignorance fait tant de mal ! murmura-t-elle et remettant le couvercle de l'urne en place et en la glissant soigneusement dans son étui en cuir.

Trois jours plus tard, à l'aurore, ils prenaient l'autoroute déserte en direction de l'aéroport. La lueur opaline des réverbères défilait devant les yeux de Lucía, fixés sur un point imaginaire.

Sur la vitre embuée, elle dessina un cercle parfait, qu'elle effaça aussitôt pour regarder l'extérieur.

Elle avait lu quelque part que les êtres humains ont une mémoire inconsciente, sorte de chaîne génétique invisible qui les relie à leurs ancêtres bien avant de naître. Voilà pourquoi certains affirmaient se souvenir des moments qui avaient précédé leur naissance, y compris des rêves dans le placenta, des lieux où ils n'étaient jamais allés, ou même des situations qu'ils n'avaient jamais vécues.

C'est sans doute cette mémoire primitive qui la poussa à fermer les yeux très fort en montant dans l'avion. Sa main gauche tremblait légèrement, même si la rue

Imperio, et tout le passé qu'elle renfermait, était encore loin de l'écho des fusillades, à plus d'une heure de vol.

Andrés occupait le siège qui était devant elle. Lucía avança la main timidement, comme si elle voulait toucher la nuque de son mari, mais le souvenir de leur dernière dispute l'en dissuada. Il était encore très en colère et ses sarcasmes le rendaient inabordable.

— Si seulement tu pouvais comprendre ! murmura-t-elle.

Andrés l'entendit, mais au lieu de répondre, il se pencha et appuya sa tempe grisonnante contre le hublot. Il aimait Lucía, raisonnablement, mais il commençait à croire que cela ne suffisait plus, ni à l'un ni à l'autre. Il avait essayé de toutes ses forces et personne n'aurait pu lui reprocher le contraire, mais il était très difficile d'aimer Lucía, qui la plupart du temps se cachait sous une épaisse carapace. À ses côtés, il avait l'impression d'être incomplet, et toujours à l'affût d'une part d'elle insaisissable. Ils étaient reliés par une vague logique : s'ils ne posaient pas trop de questions, ils avaient des instants de bonheur. Mais il aurait voulu davantage. Le comble, c'était ce voyage qu'elle avait décidé. Il ne comprenait pas pourquoi un simple appel téléphonique pouvait changer cette vie, sans doute imparfaite, mais supportable. La mort de Franco : une bonne excuse ! Il était contre ce voyage depuis le début, comme il était contre toutes les amertumes inutiles et dangereuses de sa femme.

Lucía n'éprouva pas d'émotion particulière en découvrant Barcelone. Vue du ciel, c'était une surface comme les autres, un amas impersonnel de béton qui se déversait dans la mer. Elle se rendit compte, en quittant le terminal, qu'elle n'avait plus grand-chose à voir avec cette ville.

En route pour l'hôtel, ils entendirent sur Radio Nacional le bulletin de santé du général Franco. Andrés demanda au chauffeur de taxi de monter le volume. D'une voix absente, le speaker lisait machinalement le bulletin qui affirmait qu'en dépit de sa gravité, la situation était *stable*. Les informations se poursuivirent avec les dernières réactions internationales au procès de Burgos. Le chauffeur abreuva d'insultes les militants *etarras* et le FRAP, et brailla qu'il était normal de les exécuter. Ces connards auraient conduit le pays à l'anarchie, affirmait-il.

— Vous ne pourriez pas vous taire ? lança Andrés de mauvaise humeur.

Lucía se rappela ce que disait son père : "En ne posant aucune question, on vit heureux, à condition d'ignorer ce qui dérange."

Un peu plus loin, le chauffeur freina brusquement. Un embouteillage à cause d'un barrage de police, au bout de la rue. Le rouge monta aux joues d'Andrés. Le taxi avança de quelques mètres et s'arrêta. Ce n'était pas un contrôle de routine, les policiers cherchaient quelque chose de précis ou quelqu'un en particulier. Ils démontaient presque littéralement les véhicules et fouillaient minutieusement les gens et les bagages. Une brume persistante semblait isoler la voiture de l'extérieur.

Lucía se tassa sur elle-même. Impossible de ne pas se rappeler une humiliation, ancienne mais ineffaçable, qui la laissait sans défense quand elle voyait un policier. Elle croisa les bras, pendant que le taxi avançait dans la brume, donnant l'impression de traverser le temps ou une frontière.

Devant eux, quelqu'un s'enfuit, poursuivi par des agents qui hurlaient, l'arme au poing.

— On est encore dans un pays de fascistes ! grommela Andrés entre ses dents, pour que le chauffeur ne l'entende pas.

Quelques minutes plus tard, la police leva le barrage et ils arrivèrent à leur hôtel.

Ils s'inscrivirent sous le faux nom qui figurait sur leur passeport autrichien. Comme Andrés dominait la langue mieux qu'elle, il s'occupa des formalités pendant qu'elle montait prendre une douche.

La chambre était modeste : juste assez de place pour un lit double, deux tables de chevet et une commode, sur laquelle, contre un vase bleu contenant des fleurs artificielles, était posé un message adressé à Lucía :

Bienvenue. J'espère que l'hôtel est à ton goût. Ce n'est pas très grand, mais si tu décides de rester plus longtemps, on cherchera quelque chose de mieux adapté. Je t'attends demain, comme convenu. Tu ne vas pas regretter d'être venue.

O. C.

Andrés entra à ce moment-là. Elle dissimula le message.

— La patronne dit qu'elle doit transmettre la liste de tous les clients à la police, mais je crois qu'elle n'a rien remarqué. De toute façon, on ne va pas rester longtemps. On pourrait éveiller des soupçons. Ça grouille de flics et de mouchards, je les sens de loin. Il y a de l'électricité dans l'air. Et ça, on en fait quoi ?

Lucía vidait la valise sur le lit. Elle avait posé sur la table de nuit l'urne qu'Andrés montrait du doigt sans enthousiasme.

— Demain, j'irai jeter les cendres dans la mer, à la Maison des Ceibas.

— Je ne suis pas sûr que ce soit l'endroit idéal pour le repos des cendres de ton père.

— Et d'après toi, quel serait le meilleur endroit ?

— Je ne sais pas, mais puisque nous sommes là, nous pourrions passer voir ses anciens camarades. Au Parti, il y a sûrement des gens qui voudront lui rendre un hommage particulier.

— Je suis sa fille et je sais ce que j'ai à faire.

— Laisse-moi prévenir ses plus proches parents. En tout cas Virtudes. On ira ensemble.

— On en a déjà parlé. J'ai besoin d'être seule pour ce genre de choses.

2

Sitges, 20 septembre 1975

En quittant la ville, le paysage, ou du moins la perception qu'elle en avait, était différent, plus calme. Le soleil semblait se vautrer sur les arbres, au-dessus des lambeaux de brume. Lucía passa la tête à la fenêtre du car pour sentir l'air vif du matin sur le visage. L'odeur de goudron frais la poursuivait et les lignes discontinues de la voie se succédaient à grande vitesse, parallèles à son ombre, comme si elles faisaient la course. La côte apparaissait et disparaissait au gré des virages, et on devinait les crêtes écumantes des vagues.

Elle avait un sentiment ambigu devant ces paysages. Elle ne savait pas vraiment si elle avait été heureuse dans les premières années de sa vie, avant la mort de son père. Elle se rappelait ses sorties avec lui et avec Virtudes, sa belle-mère, dans le même genre de car jaune, qui puait le gasoil. Il y avait un arrêt non loin de la Maison des Ceibas, et tous trois devaient gravir la montagne à pied pour rejoindre la calanque privée des propriétaires. Son père aimait s'y rendre, s'asseoir près du cabanon, regarder le soleil pâlissant et ramasser des crabes ou des moules, au milieu des barques et des odeurs de poix. Souvent, il les abandonnait, elle et sa belle-mère, et il

se dirigeait vers la maison du sommet de la colline, se cachant dans les rochers et les pinèdes pour ne pas être repéré par les gens de la propriété. Elle se rappelait nettement ces heures interminables à l'attendre, pendant que le soleil se couchait et que sa belle-mère somnolait sur le sable, mais ne se rappelait pas avoir eu peur. Ces longues périodes de silence sur le sable humide de la plage, non loin des pinasses, étaient un mélange de calme et de curiosité inquiète. Et elle portait un regard très attentif sur toute chose.

— Calanque des Quiroga, annonça le chauffeur, l'arrachant à son passé.

Elle fut la seule à descendre. Elle gravit la colline en suivant un sentier étroit. Elle tenait l'urne contenant les cendres de son père à la main, ce qui la gênait quand la côte était escarpée. Au sommet, elle eut à peine le temps d'entrevoir la mer étale avant de tourner à droite et d'amorcer la descente de l'autre côté de la colline. La Maison des Ceibas était visible au bout du chemin, entourée d'un mur en pierre et en ciment très endommagé.

Elle s'arrêta pour l'observer à loisir.

S'attacher aux choses, ce n'était pas son genre ; elle menait une vie d'emprunt et n'allait pas rester longtemps, donc pas question de se charger inutilement, toutefois elle éprouva une certaine déception. Elle avait fui dans ses pensées, sachant pertinemment que dans la mémoire des enfants tout est grand et infranchissable, que les portes sont des murailles et les bassins des océans, les maisons des châteaux et les adultes des géants. Elle avait conscience qu'à quarante-quatre ans tout devait être ramené à des proportions plus justes, mais elle ne s'attendait pas à un tel délabrement. Immobile au milieu du sentier, dans la brume que le vent poussait comme un rideau devant une fenêtre ouverte, elle frotta la main

droite contre sa robe bleue : la main qui s'engourdissait quand son taux de sucre baissait. Elle s'assit, avala deux cachets qu'elle prit dans son sac et mangea une barre chocolatée.

Une fois remise, elle se dirigea vers la maison d'un pas tranquille en regardant les pinèdes alentour. Elle entendait clairement la houle, sans voir la mer, invisible du sentier.

En poussant la grille rouillée, un peu de noir se colla à ses doigts. Le lieu sentait le moisi et la décadence, lente mais inexorable. Sur sa droite, un olivier desséché, mais encore vivant, se penchait avec lassitude sur sa propre ombre. Sur sa gauche, des cyprès et quelques pins dépassaient le mur en pierre de plusieurs mètres, et les branches masquaient une partie de la maison, qui ressemblait à une demeure coloniale abandonnée à son sort. Devant les portes murées, les marquises s'étaient affaissées ; l'escalier, qui avait autrefois des rampes en marbre et des marches ornées de rosaces, était la résidence de douzaines de chats qui se vautraient en ronronnant dans les immondices ; au milieu du bassin tapissé d'azulejos, un Poséidon tout rouillé menaçait les nuages de son trident fourchu : des cochonneries flottaient sur l'eau stagnante et un rat disparut sous le socle d'une statue d'Aphrodite verdâtre.

— Un vrai cimetière d'éléphants, dit-elle à haute voix, comme si son père pouvait l'entendre, dans l'urne qu'elle tenait contre elle.

Enfant, elle avait vu, de loin, les fêtes de la haute société où les invités sablaient le champagne sous les jets d'eau claire dont profitaient les jacinthes et les nénuphars. Tout était muet et sinistre, mais en tendant l'oreille, on percevait encore l'écho de ces soirées festives derrière les portes murées, maintenant colonisées par le lierre desséché.

Elle alluma une cigarette. Elle n'aurait pas dû fumer, le médecin le lui avait interdit, et sa toux caverneuse le lui rappelait constamment, mais parfois il valait mieux rester sourde à certaines choses. *Carpe diem*, comme aurait dit son père.

Quelque part, pas très loin, il y avait un ermitage. Elle retourna sur le sentier qui longeait le mur de la maison, guidée par la rumeur de la houle, suivie par un chat errant. Le félin, l'échine et la queue hérissées, essayait de chasser l'intruse d'un territoire qu'il considérait comme sien.

La mer apparut. Les nuages étaient bas et avançaient en procession, parallèles à l'horizon. Le long de la côte se détachaient le clocher de l'église et les maisons du village. Elle se déchaussa et descendit dans la calanque.

Il y avait un cabanon délabré devant le vieil embarcadère, et une passerelle en bois pourri sur des pieux vacillants à fleur d'eau. Une barque abandonnée se balançait, retenue par une corde effilochée. Le va-et-vient de la poupe ressemblait au geste inconscient d'une vieille folle regardant le lointain sans rien en attendre.

Au-delà de la pinède qui entourait la calanque, on percevait la masse circulaire de l'ermitage.

Il était dans le même état d'abandon que le reste de la propriété. Les deux marches et la porte, cadenassée, disparaissaient sous les broussailles et les mauvaises herbes. À l'évidence, personne n'y avait mis les pieds depuis longtemps. Elle regarda l'intérieur par une petite lucarne grillagée. À gauche et à droite de l'autel, on distinguait la silhouette passive de deux cercueils en pierre granuleuse dans le style des anciennes sépultures des nobles médiévaux. Devant celle de gauche était étendu un chien en granite ; devant celle de droite, un coussin où reposait un petit ange potelé.

Lucía connaissait bien les défunts : Amelia Quiroga reposait depuis 1945 dans la tombe de droite. Julio Quiroga, son époux, gisait dans celle de gauche depuis 1963. Elle ne put retenir un sifflement sarcastique. Elle ne comprenait vraiment pas ce qui avait pu fasciner son père chez ces gens, capables d'édifier un panthéon dans le plus pur style des Rois Catholiques.

À côté de l'ermitage, sur le flanc d'un promontoire, elle reconnut la vieille cahute où elle passait des heures à attendre son père ; abandonnée, elle était devenue une poubelle et une pissotière publique. Elle y monta, jeta un coup d'œil à la ronde pour s'assurer que personne ne la voyait et éleva l'urne à hauteur des yeux.

Tout le monde croyait que la destination finale des cendres de Juan de Dios serait conforme aux appétits et aux ambitions qui l'habitaient de son vivant. Andrés rêvait d'organiser un grand hommage en son honneur, comme un héros, avec discours et personnalités qui auraient glosé sur son passé. Lucía frémit à cette idée. Son père, un héros ! Elle avait une idée bien différente sur la destination de ces cendres.

Elle déboucha l'urne et, d'un geste brusque, dégoûté, vida les cendres dans un bidon rempli de déchets en putréfaction. Puis elle lança le récipient au loin. Le choc du métal contre une pierre retentit comme une plainte.

Son corps frissonna si violemment que ses jambes se dérobèrent. Pendant un bon moment, immobile, le regard perdu, elle ne pensa à rien. Elle n'avait même pas éprouvé le soulagement tant espéré, depuis le temps qu'elle attendait cet instant.

Au loin, on voyait des éclairs. Elle se leva et redescendit vers l'ermitage. La palissade en bois qui délimitait l'ancien cimetière, où étaient enterrés les serviteurs de la